Subversion des hiérarchies et séduction des genres mineurs : le XIXe siècle (vendredi 7 novembre 2014)

Cette journée d’études du CRIMEL (Université de Reims Champagne-Ardenne) constitue le deuxième volet d’une réflexion lancée par une première journée organisée le 4 février 2014 par Emmanuelle Hénin et Virginie Leroux. Les interventions de cette journée ont conduit à mettre en lumière le rapport, ou au contraire le décalage, entre théorie et pratique des genres aux XVIe et XVIIe siècles, et la façon dont les critères fondant les hiérarchies génériques sont exploités ou transgressés par les théoriciens, les poètes et les peintres.

Cette deuxième journée d’étude permettra de poursuivre la réflexion pour le XIXe siècle. Si l’on prenait au pied de la lettre les déclarations fracassantes du jeune Hugo qui, à la veille de la Révolution de Juillet, revendique la liberté totale du poète dans un rejet des modèles classiques, et célèbre le génie qui transgresse les codes et transcende les frontières génériques, le questionnement pourrait sembler vain. L’irruption d’un nouvel ordre politique, social, et esthétique, ne fait-elle pas de la hiérarchie des genres un outil désuet, anachronique ? Ou pour le dire de façon volontairement abrupte : l’idée même de hiérarchie est-elle encore compatible avec la devise d’égalité, avec l’affirmation grandissante de la nouvelle légitimité du « peuple », hier encore mineur, et appelé à devenir acteur de son devenir, et à proposer de nouveaux modèles ? La « révolution romantique » est-elle synonyme d’un renversement des hiérarchies, fruit d’une revanche du pôle le moins noble, contre une hiérarchie des arts reconduisant la répartition des genres et des styles en fonction des classes sociales qui lui sont associées ?

La question pourra être abordée sous plusieurs angles : la valorisation des genres populaires et des modèles qu’ils proposent aux artistes et aux théoriciens (par exemple les cultures paysannes) ; la représentation du trivial, du quotidien, du laid ; l’émergence des voix, des visages, des corps de ceux que l’on voit et que l’on entend le moins (les classes populaires, mais aussi les femmes ou les enfants).

Mais il faudra également mettre en question cette apparente reconfiguration du champ artistique et littéraire, en soulignant la dimension idéologique des discours sur les genres. Car les déclarations de rupture fracassantes et l’affirmation de la table rase peuvent être le masque d’une certaine continuité, notamment avec le XVIIIe siècle, dont les artistes et théoriciens ont certes reconduit l’héritage classique, mais également développé une nouvelle sensibilité esthétique et de nouveaux modes de pensée, dont il serait fructueux de voir sous quelle forme ils ont pu être transmis aux générations suivantes. La prise en compte de cette historicité de la poétique des genres pourrait permettre de mettre en lumière encore plus nettement d’une part les contradictions déjà pointées lors de la première journée d’étude entre les discours et les pratiques, à travers, par exemple, le paradoxe de Piraïcos (lequel s’illustre dans les sujets bas mais avec talent et succès), qui pose finalement la question de l’existence, déjà, d’une certaine reconnaissance des genres mineurs ; mais également de s’interroger de façon plus lucide sur cet héritage du passé pour l’art et la littérature du XIXe siècle, afin de souligner plus clairement ce qui serait réellement nouveau dans ce surcroît de considération accordé au pôle mineur (par exemple dans l’émergence de l’esthétique « réaliste »), qui peut être poussé jusqu’à un renversement des pôles propre à rétablir un ordre hiérarchique. Cela transparaît dans l’élaboration du mythe romantique du peuple, qui repose sur une rhétorique enthousiaste célébrant la vertu du peuple souverain, en particulier du paysan naturellement poète, et sacré par Michelet la partie « la meilleure » de la nation, ce qui vient entériner la supériorité du paradigme du « primitif ».

On en viendra donc à réfléchir à l’élaboration de nouveaux critères de définition et d’évaluation des genres, marqués par des poétiques de l’hybridité, par des transferts féconds entre les genres et entre les arts, mais sans pour autant déboucher sur un nivellement généralisé. Les limites se déplacent, se réinventent, plus qu’elles ne s’abolissent, dans ce siècle où les esprits, avides de saisir la multiplicité grandissante des objets du savoir, sont travaillés par une frénésie de classification, et guettés par le démon de la hiérarchisation. On verra dans quelle mesure la question se pose en termes similaires dans le cas des objets littéraires et artistiques : peut-on définir sans classer ? Classer sans hiérarchiser ? Et faut-il en conclure que la théorisation des genres ne peut faire l’économie d’une hiérarchie, venant remplacer, ou renouveler, celle qui a été rejetée à grands cris, mais n’a peut-être fait que se métamorphoser ?